

Nelson-Martin Dawson

Cercle Polaire

NOUVEAU DANEMARC

Part de Jean-Martin
en 1773

Ne Ultra

DE TROIT D'HUDSON

BAYE D'HUDSON

TERRE DE LA RAYONNE

L'Atelier Delisle

L'Amérique du Nord sur la table à dessin

LES POUL

ASS ENIPOU

CANADA

NOUVELLE

FRANCE

LAC SUPERIEUR

OUTAOUAIS

LAC HURON ou MICHIGANE

LAC DE L'ENNOI

LAC ONTARIO

LAC ERIE

PANIS

SEPTENTRION



Extrait de la publication

Grand Banc de Malabar

L'ATELIER DELISLE

NELSON-MARTIN DAWSON

L'Atelier Deliste

L'Amérique du Nord sur la table à dessin

Avec la collaboration de Charles Vincent



Les éditions du Septentrion remercient le Conseil des Arts du Canada et la SODEC (Société de développement des entreprises culturelles du Québec) pour le soutien accordé à leur programme d'édition. Nous reconnaissons également l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour nos activités d'édition.

Cet ouvrage a été publié grâce à une subvention de la Fédération canadienne des sciences humaines et sociales, dont les fonds proviennent du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada.

Mise en pages : Gilles Herman

Révision : Solange Deschênes

Maquette de couverture : Bleu Outremer

Illustration de couverture : *Carte du Canada ou de la Nouvelle France et des découvertes qui y ont été faites*, Guillaume Delisle, 1703, ANC.

Si vous désirez être tenus au courant des publications des
ÉDITIONS DU SEPTENTRION,
vous pouvez nous écrire au
1300, av. Maguire, Sillery (Québec) G1T 1Z3
par télécopieur (418) 527-4978 ou
consulter notre site Internet
www.septentrion.qc.ca

© Les éditions du Septentrion
1300, avenue Maguire
Sillery (Québec)
G1T 1Z3
ISBN 2-89448-173-X

Diffusion au Canada :
Diffusion Dimedia
539, boul. Lebeau
Saint-Laurent (Québec)
H4N 1S2

Diffusion en Europe :
Librairie du Québec
30, rue Gay-Lussac
75005 Paris

Dépôt légal – 4^e trimestre 2000
Bibliothèque nationale du Québec

À Lise, qui m'a appris la France... et à écrire.

Abréviations

AAÉ	Archives des Affaires étrangères (Paris)
AAS	Archives de l'Académie des sciences (Paris)
AD	Archives départementales
ANC	Archives nationales du Canada
ANF	Archives nationales de France
BANF	Bibliothèque de l'Assemblée nationale de France
BM	Bibliothèque municipale
BNF-R	Bibliothèque nationale de France, site Richelieu
<i>DBC</i>	<i>Dictionnaire biographique du Canada</i>
MAP	Fonds Marine : cartes et plans
MD	Fonds Mémoires et Documents
<i>MNF</i>	<i>Monumenta Novae Franciae</i> : Relations des Jésuites, édition Campeau
ms fr.	Collection Manuscrits français
NAF	Collection Nouvelles Acquisitions françaises
PUF	Presses universitaires de France
PUL	Presses de l'Université Laval
RAPQ	Rapport de l'archiviste de la province de Québec
<i>RHAF</i>	<i>Revue d'histoire de l'Amérique française</i>
<i>RJ</i>	<i>Relation des Jésuites</i> , édition Thwaites

Introduction

IL FALLUT À L'HOMME PRÈS DE SIX MILLE ANS AVANT qu'il n'achevât la définition des linéaments de la figure terrestre. Sur la conception de la spatialité chez les premiers hominidés, on peut conjecturer qu'elle était des plus limitées. De l'Antiquité, la première image de la Terre habitable nous vient des Babyloniens, qui crurent qu'elle avait été formée par le jaillissement de montagnes issues des abysses qui les entouraient. Dans la même ligne de pensée, les Hébreux imaginèrent une Terre reposant sur d'immenses piliers qui la retenaient hors des eaux. Les Égyptiens, pour leur part, réduisirent le monde à une grande boîte rectangulaire dont la Terre formait le plancher. Il revint aux Grecs de concevoir la Terre dans une forme arrondie : un grand disque entouré d'une importante masse océanique.

La forme arrondie ne signifiait pas pour autant la forme sphérique. Comme le présenta Thalès de Milet, vers 650 avant Jésus-Christ, c'était tout l'univers qui apparaissait sous une forme sphérique ; la Terre, quant à elle, formait une sorte de médiane à la jonction des masses d'air et d'eau et flottait à la surface de celle-ci. Au VI^e siècle avant Jésus-Christ, son successeur Anaximandre faisait un pas de plus vers une meilleure connaissance de la planète, en posant le principe d'une Terre cylindrique au milieu d'un univers où le Soleil d'un feu extrêmement pur

n'était pas plus petit que la Terre. Enfin, au début du V^e siècle avant notre ère, Parménide formula, le premier, la notion d'une Terre sphérique au centre du monde. Cette théorie ne suscita pas une adhésion universelle immédiate et ne sut s'imposer que par la notoriété de penseurs tels Socrate et Platon qui y souscrivirent.

Bien que sphérique, la Terre d'alors était fixe et au milieu de l'Univers. Elle ne tournait pas sur elle-même. Cette observation sur la rotation de la Terre fut formulée quelque temps plus tard par Héraclide du Pont, mais elle ne reçut pas la sanction d'autres penseurs plus influents comme Aristote et fut supplantée par l'interprétation de Ptolémée, lequel, au début du II^e siècle, déroulait les parallèles suivant un tracé circulaire sur une Terre sphérique immobile occupant le centre de l'Univers. Et, surtout, elle ne tournait pas encore autour du Soleil : cette théorie ne trouvant ses premières formulations qu'au cours du III^e siècle avant Jésus-Christ alors qu'Aristarque de Samos, astronome grec de l'école d'Alexandrie, soutint l'hypothèse du double mouvement de rotation de la Terre, l'une sur elle-même, l'autre formant une circonférence centrée sur un Soleil immobile au centre de la sphère des étoiles et centre de tous les mouvements.

Ce savoir concernant la Terre et l'Univers se perdit au fil du temps. La pensée grecque confrontait trop souvent les interprétations des saintes Écritures formulées par les Pères de l'Église ; les écrits laissés par les philosophes post-socratiques sombrèrent dans l'oubli et l'incompréhension. Le fil de la connaissance se rompit et le savoir grec croupit dans quelque bibliothèque de monastère durant près d'un millénaire. Même la sphéricité de la Terre fut un moment récusée, avant de retrouver sa légitimité au milieu de l'ère médiévale. La chute de Constantinople, en 1453, provoqua le déplacement de nombreux hellénistes qui se réfugièrent en Italie. Les savants européens s'ouvrirent alors à la pensée grecque, et les travaux astronomiques de l'Antiquité, traduits en latin, relancèrent entre autres les études cosmographiques.

Renouant avec les idées d'Héraclide et d'Aristarque, formulées quelque vingt siècles plus tôt, Nicolas Copernic dépouilla la Terre de l'ombilic du monde et l'imbriqua dans un système héliocentrique. La Terre devenait une planète comme les autres, tournant elle aussi sur elle-même et autour du Soleil. Ce système fut toutefois contesté par les théologiens et mis à l'Index jusqu'au XIX^e siècle ; malgré tout, les savants poursuivirent leurs travaux dans cette direction. La mise au point de la lunette à plusieurs lentilles, vers la fin du XVI^e siècle, permit à Galilée d'observer un ciel tout nouveau, dans lequel le mouvement des planètes observables venait confirmer et affiner l'hypothèse de Copernic. Ainsi, en ce début de XVII^e siècle, on venait de placer la Terre dans le système solaire.

Bien avant de savoir que la Terre était de forme sphérique, et malgré leur méconnaissance de l'aspect et de la dimension de la planète qu'ils habitaient, les hommes des temps anciens avaient très tôt cherché à définir leur espace et à en produire des représentations picturales. Ces tracés ne pouvaient être que fort approximatifs, lorsqu'on les regarde à la lumière

de la connaissance que nous en avons aujourd'hui. Comment en effet poser les contours justes de la Grèce et la distance de celle-ci à l'Italie, par exemple, quand on ignorait même l'aspect de la masse sur laquelle ces régions s'étendaient ? Là aussi il fallut attendre le développement de l'observation astronomique, qui prit son essor au cours du XVII^e siècle, avant que les lieux habités ne puissent être adéquatement représentés les uns par rapport aux autres et par rapport aux étendues d'eau qui les séparaient et qui les entouraient. Les besoins n'étant pas liés à une représentation globale du monde mais, simplement, au positionnement de points de repère, des croquis, même imparfaits, suffirent pour un long moment.

Il semble que les toutes premières manifestations de la cartographie aient précédé l'écriture, et ce, même si la plus ancienne trace de cartographie connue à ce jour soit une tablette d'argile vieille seulement de 4 200 ans¹. Afin de mieux répondre à leurs besoins quotidiens de déplacement, de commerce et d'organisation de leur univers, les hommes développèrent et multiplièrent de tels outils. Ces balbutiements témoignent évidemment d'une cartographie archaïque, qui s'apparenterait aux croquis succincts que l'on fait encore aujourd'hui afin de mémoriser le trajet à suivre pour se rendre chez quelqu'un : « Après la grande surface, vous prenez à droite, jusqu'au cinéma ; et de là vous filez tout droit jusqu'à la prochaine intersection à gauche, etc. » Un tel procédé, qui permettait de conserver la mémoire des voies de communication aussi bien que celle des lieux stratégiques, appelait une compétence scripturaire minimale. Il put certes se développer plus rapidement qu'un complexe système de signes conventionnels représentant la parole et la pensée.

Dessinées le plus souvent sur des tables d'argent ou de bronze, sur des papyrus ou des parchemins, ces cartes primitives survécurent difficilement aux ravages du temps. Faites de matériaux trop périssables pour les unes ou de métaux trop facilement mon-

nayables pour les autres, ces cartes réduisaient d'autant leur chance de conservation ; par conséquent, il nous en reste aujourd'hui un nombre infime. Ces rarissimes artefacts présentent cependant un aspect commun : leur caractère utilitaire. Il s'agit soit de tracés de certains itinéraires terrestres, soit de délimitations sommaires de sites particuliers, de répartitions cadastrales de lieux occupés ou de premiers relevés des côtes méditerranéennes.

Ce furent les Grecs qui établirent les premiers fondements intellectuels de plusieurs concepts en géographie et à en cartographie. Forts de leur esprit spéculatif, ils furent les premiers à formuler des éléments objectifs, tels les coordonnées terrestres et les systèmes de projection, qui servirent de base à une géographie et une cartographie mathématiques². La première carte du monde construite par Anaximandre, au VI^e siècle avant Jésus-Christ, ne reposait pas encore sur ces paramètres scientifiques. Il s'agissait simplement d'un rectangle à l'intérieur duquel avaient été disposés, selon le tracé bien imaginaire que s'en faisait l'auteur, les pays alors connus. Cette préfiguration grossière de la forme, de l'étendue et de la situation de ces entités géopolitiques était, évidemment, toute relative. La même critique peut être appliquée à la carte produite par Hécatée de Milet, surnommé le « Père de la Géographie ». Cette carte, produite vers 504 avant Jésus-Christ, couvrait l'œkoumène d'alors, soit les limites du bassin méditerranéen.

Les conquêtes romaines qui suivirent la prise de Carthage, en 146 avant Jésus-Christ, firent reculer les frontières de cet œkoumène. Furent alors intégrés au monde des cartographes l'Espagne, la Gaule, les îles britanniques, la Germanie, les Balkans. D'esprit plus pratique que spéculatif, les Romains limitèrent à des fins essentiellement utilitaires leur recours à l'outil cartographique. Plus arpenteurs que géographes, ils se spécialisèrent dans les itinéraires terrestres (guides) ou maritimes (périples) que

commandaient leurs besoins militaires, administratifs et commerciaux. La cartographie profita peu du basculement hégémonique qui substitua la romanité à l'hellénisme. Tout au plus conserva-t-elle le germe de scientificité déjà présent dans la production cartographique des Grecs et s'enrichit-elle du rayonnement du monde romain. Elle trouva son apogée avec les travaux de Claude Ptolémée, qui compila les coordonnées géographiques de plus de 8 000 villes et lieux habités, données qu'il reporta sur un plan cartographique. Malgré ses nombreuses imperfections et erreurs, cette production cartographique représentant l'œkoumène élargi des Romains fit autorité durant de longs siècles.

La fragile continuité scientifique héritée des Grecs se disloqua sous les invasions barbares. Les cartes produites après la chute de Rome (en l'an 476 de notre ère) présentèrent désormais d'énormes déformations³ et firent une place de plus en plus grande aux décorations et à la propagande doctrinale. La scientificité des Grecs imprégnés de pensée rationnelle fit lentement place à l'excentricité des clercs nourris de textes religieux. Le besoin d'exactitude géographique céda devant le souci d'expression symbolique. Sous la poussée chrétienne, l'ombilic de l'œkoumène prit une nouvelle dénomination : Jérusalem devenait désormais le centre du monde. Cette ville n'étant pas à proprement parler à équidistance des extrémités connues, la représentation cartographique du monde fut d'autant déformée. Le vide des zones inconnues fut comblé soit par un monde imaginaire soit par une symbolique tout à fait chrétienne. À côté de monstres humains ou d'animaux hideux, apparurent sur les cartes l'emplacement du Paradis terrestre, des serpents, ou Adam et Ève. Ainsi, pendant près d'un millénaire, s'accéléra la régression des connaissances géographiques.

Encore au milieu du XIV^e siècle, la figuration de la terre demeurait celle des conceptions de Ptolémée⁴. L'océan Arctique, l'Asie et l'Afrique intérieures, la

plupart des terres de l'Océanie, toute la zone septentrionale des deux mondes, l'Amérique et l'Antarctique étaient toujours inconnus. La géographie ne devait trouver un nouvel essor qu'avec la multiplication des voyages d'exploration. L'ère des grandes découvertes à la voile et au compas, qui marqua les xv^e et xvi^e siècles, ouvrait d'innombrables perspectives, faisant éclater le monde clos en un univers infini. Les nouvelles terres que faisaient surgir de l'océan ces voyages firent exploser les limites traditionnelles du monde connu. Même l'Église, devant l'évidence, souscrivit définitivement à la sphéricité de la Terre et, par sa célèbre bulle *Inter caetera* de 1493, le pape Alexandre VI traçait un méridien de démarcation qui partageait le monde entre les deux empires coloniaux naissants de la péninsule ibérique catholique.

Dès lors, les explorateurs se succédèrent. Après Christophe Colomb, qui traversa l'Atlantique (1492-1498), Vasco de Gama, qui découvrit la route des Indes en franchissant le cap de Bonne-Espérance (1497), et Vasco de Balboa, qui découvrit l'océan Pacifique (1513), vinrent Fernand de Magellan et Jean-Sébastien d'El Cano, qui entreprirent le premier voyage de circumnavigation (1519-1522). Ces pionniers furent bientôt suivis par une cohorte de navigateurs portugais, espagnols, anglais et français désireux d'atteindre, eux aussi, les nouveaux mondes. Les dimensions désormais attestées ne tenaient plus dans le bassin méditerranéen. Les flous de la périphérie de l'œkoumène prenaient soudain forme. On avait également une preuve irréfutable que la terre était ronde. L'« Alter Orbis » des Grecs existait ; il y avait bel et bien de l'autre côté un continent, que l'on baptisa du nom d'Amérique⁵. L'Afrique s'étirait longuement au sud. L'Extrême-Orient dévoilait de plus en plus ses contours. S'il restait encore à découvrir de nombreux aspects sur chacun de ces continents, les grands traits de la Terre étaient

désormais connus de façon expérimentale par les hommes. On évaluait mieux la dimension de la sphère et la position des composantes de l'œkoumène. La connaissance géographique de la Terre demandait de nouvelles mesures, de nouvelles figures.

Instigateur de ces explorations, le monde ibérique se lança le premier dans cette nouvelle vague de production cartographique. Très tôt les Portugais « atlantisèrent » le portulan, ce qui eut pour effet de favoriser le passage de la navigation côtière à la navigation astronomique. À l'origine de cette révolution cartographique se dissimule un objectif éminemment pratique : les sujets du roi Jean tentaient en fait de relever avec le plus de rigueur et d'exactitude possible le tracé des côtes africaines. La mise au point de la navigation astronomique représentait une innovation colossale dans le monde occidental⁶, puisqu'elle ouvrait la possibilité de voyages au long cours. Sur ces cartes, essentiellement marines, on chercha bientôt à inscrire aussi les données relevées sur l'intérieur des terres. De là découlèrent les cartes continentales. C'était alors la fin du xvi^e siècle, et l'on commençait, enfin, à concevoir le monde dans sa forme réelle.

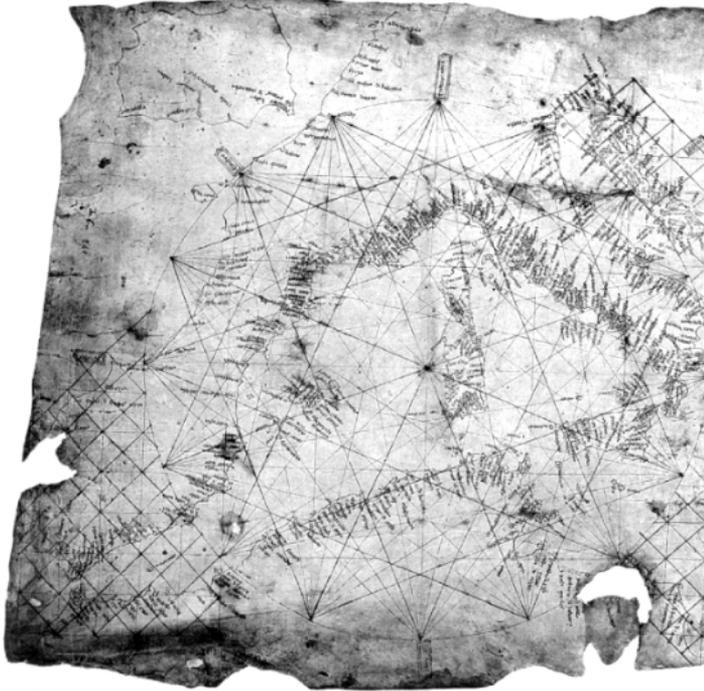
Le mouvement amorcé dans la péninsule ibérique fut poursuivi, et la cartographie trouva un nouveau souffle. Redécouvrant les travaux astronomiques (au sens propre et au sens figuré) produits dans l'Antiquité, les géographes et les cartographes du xvii^e siècle bénéficièrent d'un ensemble de notions fondamentales leur permettant de jeter les bases de la cartographie moderne : mesures des latitudes et des longitudes, coordonnées terrestres et systèmes de projection. L'utilisation de ce savoir n'alla cependant pas de soi. Les cartographes furent en tout premier lieu aux prises avec la difficulté, voire l'impossibilité, d'intégrer les nouvelles données dans le vieux système géographique hérité des Grecs. Si les productions cartographiques laissées par ces derniers étaient

La carte-portulan

Ancêtres des cartes du Nouveau Monde, les cartes-portulans contenaient des informations assez sommaires. Elles ne présentaient qu'un littoral fortement échancré et des profils symboliques de villes. Les toponymes, posés le plus souvent à angle droit par rapport à la côte, indiquaient vaguement l'emplacement de ces repères géographiques. Ornée d'une rose des vents et dessinée à partir d'un relèvement au compas, la carte-portulan, bien que peu précise, était avant tout un document pratique pour les navigateurs. À l'origine, elle devait accompagner les itinéraires maritimes dont se servaient les pilotes afin de diriger avec une plus grande sûreté leur navire dans les détroits, le long des côtes et des récifs, et de négocier plus adroitement l'approche des havres. La carte-portulan répondait à un besoin accru de descriptions graphiques des obstacles et écueils desquels devaient se méfier les pilotes. Dressée par les marins eux-mêmes, elle reposait strictement sur l'expérience et l'observation *in situ*.

(Source : David Buisseret (édit.), *From Sea Charts to Satellite Images. Interpreting North American History through Maps*, Chicago, University of Chicago Press, 1990, p. 16, et Lloyd A. Brown, *The Story of Maps*, New York, Bonanza Books, 1949, p. 113)

(Extrait d'une carte nautique de la Méditerranée. BNF-R, Ge B 1118)



désormais obsolètes, la rigueur et la précision avec lesquelles ils avaient travaillé pouvaient toutefois être une excellente source d'inspiration pour les cartographes modernes. À défaut du produit, la méthode allait générer une ère géographique nouvelle.

Le XVII^e siècle correspond à cette phase de transition au cours de laquelle on compila les renseignements acquis depuis plus d'un siècle, tout en cherchant à les dessiner sur les représentations du monde établies par les Grecs. Mais encore, il fallait surmonter les vieux préjugés religieux et attendre que les progrès de la science fournissent les moyens de triompher de

l'approximation dont souffrait encore la cartographie. La déformation des tracés ne pouvait être corrigée tant que le calcul des longitudes n'avait pas été maîtrisé. Si le procédé était relativement simple, puisqu'il s'agissait de déterminer une différence d'heure entre deux points géographiques précis, encore fallait-il être muni d'instruments adéquats. Or, l'horloge d'alors n'offrait pas la précision requise.

Le Hollandais Christiaan Huygens trouva une première solution en développant la méthode du pendule, en 1658 ; peu après, en 1672, voyait le jour en Angleterre le sextant, qui permettait de mesurer

l'angle d'un astre au-dessus de l'horizon. Les savants avaient désormais en main les instruments leur permettant de déterminer les longitudes et les latitudes nécessaires à la cartographie scientifique. Associé à l'essor des travaux théoriques et à la conception de nouvelles méthodes de mesure, l'emploi de ces instruments plus précis favorisa l'émergence d'une ère de transformations dans un cadre propice à une réforme en profondeur. Profitant d'un déplacement des forces politiques, les Hollandais, qui avaient une longueur d'avance sur les autres nations dans la maîtrise des mers et l'exploration maritime, tinrent également le haut du pavé dans le domaine de la géographie. Au sommet de leur gloire dans la première moitié du XVII^e siècle, les cartographes hollandais supplantèrent graduellement leurs confrères de la péninsule ibérique, qui produisaient principalement sur une base manuscrite, et firent d'Amsterdam le premier centre de diffusion de productions cartographiques.

Malgré l'accumulation de preuves marquant, à l'évidence, la nécessité de réformer la cartographie, on tarda à en repenser la production. Les presses hollandaises du XVII^e siècle imprimèrent encore longtemps des cartes empreintes des erreurs héritées de Ptolémée. L'impulsion de cette réforme devait en fait surgir en périphérie des centres hollandais et se développer à leur frontière méridionale. Le déplacement d'hégémonie politique, qui avait d'abord introduit la France dans le groupe des métropoles coloniales et menacé les prétentions espagnoles et portugaises dans les nouveaux mondes, permit également l'émergence de la cartographie dans le royaume des Bourbons.

Par l'entremise des cartographes hollandais qui goûtaient leur heure de gloire, la France du milieu du XVII^e siècle hérita de l'expérience cumulée de ses rivales portugaise, espagnole et hollandaise. Installé à Abbeville, dans les régions contestées entre les Pays-

Bas espagnols et le royaume de France, le Français Nicolas Sanson tabla sur le travail de ses voisins et démarra un florissant atelier de cartographie qui s'inspira davantage des nouvelles données géographiques. Dans la foulée de Sanson, fondateur d'une nouvelle école française de cartographie⁷, des dynasties de géographes français prirent la relève des Italiens, des Allemands, des Espagnols et des Portugais, qui avaient essentiellement travaillé de manière individuelle⁸.

Tout comme le développement de l'empire colonial, la cartographie française trouve son véritable père en Armand du Plessis, cardinal de Richelieu. Dès son entrée au Conseil d'État, en 1624, le cardinal ministre insuffla une énergie nouvelle aux colonies naissantes, dont l'une des résultantes fut la mise sur pied de la Compagnie des Cent-Associés, en 1627. Menant une délicate politique en matière d'affaires étrangères au cours de la guerre de Trente Ans, Richelieu comprit rapidement l'importance d'une connaissance adéquate des terrains d'affrontement et des voies d'approvisionnement. Un travail de relevé topographique fut alors confié à des ingénieurs militaires. La valeur et l'importance de leurs travaux dans les projets du monarque furent soulignées de royale manière : ces ingénieurs se virent décerner le titre de « géographe du roi » et vinrent se joindre à des confrères qui travaillaient déjà, de façon isolée, aux premières tentatives cartographiques dans une perspective administrative⁹. Afin d'uniformiser les paramètres de base des différents cartographes, Richelieu fit promulguer en 1634 un édit fixant l'origine des longitudes à la hauteur de l'île de Fer, la plus méridionale et la plus occidentale de l'archipel des Canaries. Un second édit vint régulariser le travail des libraires imprimeurs et des graveurs en métaux, principaux artisans de la cartographie. Ces dernières mesures, plus que la bascule hégémonique, contribuèrent à l'essor et au rayonnement de la cartographie

française. Sensibles à ce soutien royal, de nombreux artisans français et étrangers choisirent de venir s'établir à Paris, apportant avec eux leurs connaissances et leur savoir-faire et faisant de cette ville une véritable « cité de la carte¹⁰ ». Des premiers, Sanson quitta Abbeville pour la capitale ; d'autres lui emboîtèrent le pas. Ainsi, sous le règne de Louis XIII, furent créées les infrastructures qui permirent aux cartographes parisiens de se positionner en autorité dans le monde de la production cartographique.

La conjoncture française propice au développement d'une cartographie scientifique se poursuit sous le règne de Louis XIV. En 1648, un édit fondait l'Académie de peinture et de sculpture, qui regroupait de nombreux artisans graveurs travaillant à la production cartographique. L'effervescence scientifique entourant les activités de l'Académie royale des sciences, fondée en 1666 par le ministre de Louis XIV, Jean-Baptiste Colbert, convergea dans le même sens. L'ouverture du chantier de l'Observatoire de Paris dès l'année suivante concourait aux mêmes objectifs : donner aux savants français les moyens de se hisser aux premiers rangs dans la recherche astronomique, afin de pouvoir produire, avant tout autre, une cartographie exacte de la Terre. Ainsi, les années colbertines virent la multiplication des fondations et des publications scientifiques¹¹.

La mise au point du pendule, dans un premier temps, et du sextant, quelque temps plus tard, vint faciliter les travaux géographiques des académiciens français. Mais également, l'arrivée de Jean-Dominique Cassini, réputé astronome italien, apportait un solide soutien à l'Académie. Équipés d'outils mieux adaptés et formés par un savant émérite, les astronomes de l'Académie furent dorénavant en mesure de rectifier les localisations jugées jusqu'alors exactes. Au cours des trente dernières années du XVII^e siècle, les académiciens, les marins et les missionnaires multiplièrent les collectes de données tirées d'observations astrono-

miques effectuées en différents points du globe. Les longitudes et les latitudes calculées redonnaient leur vraie place aux différentes parties du monde. La compilation de ces observations fit découvrir la masse des erreurs répandues dans les tracés anciens et perpétuées d'une carte à l'autre. On comprit dès lors qu'il valait mieux s'en écarter et refaire en totalité le fonds cartographique de l'œkoumène éclaté.

Les opérations de mesures astronomiques aboutirent à la production d'une première carte du royaume fondée sur de telles données. Le dessin traditionnel de la France s'en trouva étrangement rétréci. Louis XIV, à qui on présenta les résultats, aurait alors plaisanté en accusant les membres de l'Académie de lui avoir soustrait une plus grande partie de son royaume que la plus déshonorante guerre. Cette carte, signée par l'astronome Philippe de La Hire, fut publiée en 1693 sous le titre de « Carte de France, corrigée par ordre du Roi sur les observations de MM. de l'Académie des Sciences ». Cette référence aux observations de l'Académie allait devenir un sceau par lequel on pourrait désormais juger de la qualité d'une production cartographique¹².

Le XVIII^e siècle s'ouvrit sur ce que Ronald Vere Tooley appelle « une des plus brillantes périodes dans l'histoire de la cartographie en France¹³ ». Les importants travaux de l'Académie royale des sciences, entrepris du temps de Colbert, fournirent le matériau nécessaire à une réforme concrète de la géographie. Grâce à la multiplication des localisations astronomiquement reconnues, les grands ateliers français de cartographie installés dans le royaume des Bourbons assirent leur science sur des bases solides, immuables. Jusqu'à la fin de l'Ancien Régime, ils influencèrent l'Europe entière par leur conception cartographique, leur méthode et leur philosophie.

Dans la foulée des projets colbertins, le nouveau chancelier, Louis Phélypeaux de Pontchartrain, et son neveu l'abbé Jean-Paul Bignon, président des académies,

lancèrent de nouveaux travaux d'envergure. Les savants français entreprirent, vers 1700, la mesure de la méridienne de Paris, traversant la France du nord au sud. Les résultats de ces calculs causèrent tout un émoi : ils soulevèrent la possibilité que les degrés de méridien soient d'inégales longueurs et, plus précisément, que cette mesure soit croissante du pôle vers l'équateur. Lancés d'abord dans le but de fournir un canevas qui devait permettre d'établir une carte de France, ces travaux eurent vite fait de soulever la question de la véritable figure de la Terre.

L'affaire fit couler beaucoup d'encre. Sous les demandes réitérées de l'Académie, Louis XV favorisa l'expédition de savants au Pérou (1735-1743) et en Laponie (1736-1737), afin d'éclaircir ce mystère en comparant les mesures des degrés de méridien en deux endroits éloignés, l'un près de l'équateur, l'autre près du pôle. Aussitôt rentrée en France, l'équipée lapone menée par Pierre-Louis de Maupertuis et Alexis-Claude Clairaut livrait des conclusions formelles : les degrés de méridien sont de longueurs inégales et la terre n'est pas une sphère parfaite mais bien un ellipsoïde allongé vers les pôles. Les résultats de la deuxième expédition, conduite par Pierre Bouguer et Charles-Marie de La Condamine, confirmèrent cette conclusion. Ainsi, le long siècle qui s'étend de 1670 à 1790 voyait l'achèvement de l'inventaire cartographique du monde. La Terre était mesurée et sa forme était établie grâce aux recherches et aux observations de savants français.

Ce fut durant cette période d'effervescence géographique que le graveur Jean-Baptiste Nolin, père, publia à Paris la première carte dite scientifique de la planète : « Planisphère terrestre où sont marquées les longitudes de divers lieux de la Terre, trouvées par les observations des éclipses des satellites de Jupiter — dressé et présenté à Sa Majesté par M. de Cassini », qui était en fait une version réduite de la mappemonde mise au point par les académiciens

vers 1682¹⁴. Un demi-siècle plus tard, la triangulation de la France était pratiquement terminée. Ces travaux dans le royaume bourbon faisaient avancer substantiellement les connaissances du globe et accéléraient la maîtrise des principales notions cosmographiques. Ainsi, dès la fin du XVIII^e siècle, grâce entre autres aux observations de leurs compatriotes La Condamine et Maupertuis, les sujets de Louis XVI eurent de la Terre et de ses continents une idée générale et scientifique assez proche de la réalité.

Sur ce tableau de l'évolution de la cartographie, grossièrement brossé, s'inscrit l'œuvre de Guillaume Delisle. Élève de Jean-Dominique Cassini, principal instigateur de la réforme cartographique en France, Delisle suivit la voie tracée par son maître et, dès 1700, mena à terme les bases de cette réforme. Dans une étude consacrée à la cartographie française de l'Amérique, l'éminent historien américain de la cartographie, Ronald Vere Tooley, décrivait Guillaume Delisle en ces mots : il fut un cartographe renommé, un novateur et un habile artisan, dont la réputation perdura tout au long du XVIII^e et même jusqu'au XIX^e siècle ; grâce à ses travaux, la France occupa rapidement une position dominante dans le domaine de la géographie, elle qui jusqu'alors avait dû subir la compétition des autres puissances ; pour les éditeurs de cartes, le nom de Delisle devint une sorte de sceau de qualité et un succès financier assuré ; aussi, ses cartes furent largement copiées et reproduites non seulement en France, mais aussi en Hollande, en Allemagne, en Italie et en Angleterre¹⁵.

Cette suprématie, que l'on constate *a posteriori*, fut le résultat d'un travail acharné, sous l'œil vigilant d'un père érudit, qui portait un grand intérêt à la science et aux nouvelles explorations. Mis très jeune dans le bain scientifique, Guillaume Delisle développa rapidement les habiletés et maîtrisa très tôt les connaissances qui le propulseraient au premier rang des producteurs de cartes. Renouant avec l'esprit

scientifique des Grecs, il insuffla à la pratique cartographique la rigueur et l'honnêteté qui lui faisaient jusqu'alors cruellement défaut. Sous son influence, la carte passa de l'objet d'art à l'œuvre scientifique¹⁶. Bénéficiant des travaux astronomiques de l'Académie, il précisa les délinéaments des continents en traçant avec exactitude leur emplacement et en leur restituant leurs justes proportions. La réputation qu'il se mérita de son vivant¹⁷, malgré une carrière relativement courte, n'aurait atteint les sommets qu'on lui connaît, n'eût été d'une collaboration indéfectible et généreuse de son père, comme en fait la preuve l'étude du contexte familial. Pour qui veut tracer un portrait juste de ce doué cartographe, il faut reconstituer l'histoire familiale, afin de saisir le contexte de ses premiers pas dans le monde scientifique. Aussi, bien que la présente étude focalise sur le signataire des cartes, elle élargit toutefois son objectif au fonctionnement de l'atelier Delisle tout entier, afin d'englober le véritable contexte de production.

Cette renommée n'aurait pas davantage été atteinte si la formation scientifique initiale n'avait été conjuguée à un contexte politique favorable, qui provoqua une demande accrue de cartes géographiques de qualité. Lorsque s'ouvrit l'atelier Delisle à Paris, à la fin du XVII^e siècle, tout était en place en France pour que la géographie connaisse un essor sur les plans scientifique et technique, certes, mais aussi dans la sphère politique, alors que les grandes missions d'exploration avaient avivé l'intérêt des gouvernants pour la cartographie. Cette inclination des autorités, les Delisle surent l'utiliser à bon escient. Guillaume et son père Claude tissèrent des liens avec des personnages importants — ministres, princes, savants — qui firent leur promotion tout en leur ouvrant d'indispensables voies de renseignements de première main.

Cette promiscuité avec le pouvoir avait toutefois un prix. Les Delisle eurent tôt fait de le comprendre, comme l'expose le cas de la mer de l'Ouest. Toutefois, les retombées positives l'emportaient nettement sur les contraintes, et les Delisle n'hésitèrent pas à cultiver leurs fréquentations à la cour et à nouer serré ces liens indispensables à la production d'une cartographie de pointe.

Géographes de cabinet et non géographes de terrain, les Delisle dépendaient essentiellement de leur réseau d'information pour l'avancement de leurs travaux. Leurs contacts à la cour et dans les officines gouvernementales étaient, pour eux, un avantageux moyen pour une collecte systématique et rapide des dernières données sur les nouveaux mondes. Ces contacts permettaient également de solliciter des collaborations auprès d'informateurs dispersés dans les provinces, voire à l'extérieur du royaume. À cet égard, le cas de l'abbé Jean Bobé s'avère un exemple des plus révélateurs de l'efficacité d'un réseau d'information bien monté et bien coordonné.

Pourtant, ce même Bobé nous fait aussi découvrir le revers de la médaille. Les informateurs avaient besoin d'être entretenus dans leur rôle. Opérant sur les bases du clientélisme, phénomène interrelationnel typique de cette période, l'informateur s'attendait à un retour d'ascenseur. Bobé ne manqua pas de le rappeler à Delisle à l'occasion. Être géographe de cabinet avait ses contraintes, et la théorie de l'échange, dans les bons procédés, exigeait que les deux participants remplissent leur part du contrat.

Une autre sérieuse contrainte du métier reposait sur la valeur des informations recueillies de sources disparates et multiples. Bien qu'il comportât des risques d'un approvisionnement de connaissances contaminées, le réseau d'information s'avérait pourtant nécessaire à la mise à jour des données sur les nouveaux continents. Certes, un tel réseau ne garantissait pas la scientificité et l'exactitude des cartes.

Il fallait encore manipuler avec rigueur et esprit critique les renseignements recueillis. Seule une attitude méticuleuse, méthodique et critique permettait au cartographe de réduire sa marge d'erreur. La façon dont les Delisle établissaient le tracé de leurs cartes non seulement dénote une savante maîtrise de leur art et une grande « maturité intellectuelle », mais témoigne encore de cet esprit analytique indispensable. Comme le montre la reconstitution des différentes étapes qui menèrent au tracé de la carte du Canada de 1703, les Delisle exploitaient leurs sources avec un respect remarquable et exemplaire, et ce, même au regard des critères « scientifiques » en vigueur trois siècles plus tard.

Un tel tour d'horizon permettra de mieux comprendre la façon dont s'exerçait le métier de cartographe au début du XVIII^e siècle en France et le rôle déterminant que jouèrent les Delisle dans la production cartographique à l'époque moderne. Pionniers scientifiques d'une discipline qu'ils pratiquèrent avec un souci d'exactitude hors du commun, Claude Delisle, le père, et Guillaume, ce premier « premier géographe du roi », n'étaient-ils pas dignes que l'histoire leur rende la place de première importance qu'ils ont méritée, en les faisant valoir comme modèles à suivre dans le traitement des sources de première main ?



Première partie

Le cartographe en contexte

AL'INSTAR DE TOUT AUTRE PRODUIT CULTUREL, LA carte est sensible à son contexte de production. Aussi est-elle tout autant imprégnée d'une dimension sociale et politique que d'une dimension technique¹. Une pareille démonstration a été faite dans le cas des catéchismes, produits culturels que l'on croyait à l'abri d'une telle influence². Si un tel livre, qui se voulait une somme de croyances religieuses immuables et irréfornables, portait de telles marques de son contexte de fabrication, à plus forte raison une carte géographique, dont le contenu devait être modifié au rythme des nouvelles données astronomiques et de la marche des explorateurs.

Construction sociale, la carte renferme, dans ses tracés et ses décorations, les relations de pouvoir, les pratiques culturelles, les impératifs et les priorités sociales dominants dans la société. Déjà, sa dédicace évoque avec force la dimension politique dans laquelle évoluaient la carte et le cartographe. Les producteurs ne manquaient pas, en effet, de dédier leurs cartes à de hauts et puissants personnages :

« carte dédiée à Monseigneur le Dauphin³ » ; « carte dédiée et présentée au tres reverend pere le tres reverend pere De La Chaize, de la Compagnie de Jesus, confesseur du roi⁴ » ; « carte présentée à Monsieur Emangart, chevalier, seigneur des Bordes, de Vignes, conseiller du roi en ses Conseils, maître des requêtes de son hôtel et intendant de justice, police et finances de la généralité de Caen⁵ » ; « carte dédiée et présentée à Monsieur Bosc, procureur général de la Cour des Aydes⁶ » ; « Globes céleste et terrestre, Dédiés à S. A. R. Monseigneur le Duc de Chartres⁷ » ; « Carte dédiée à son Excellence Monseigneur Pierre Fenier, Ambassadeur ordinaire de la Serenissime Republique de Venise, pres de sa Majesté très chrestienne Louis Le Grand⁸ ». Outre la forme littéraire, la dédicace pouvait également emprunter une forme iconographique, comme la représentation en bandeau de l'aigle à deux têtes, symbole de la dynastie russe des Romanov⁹, ou les triples fleurs de lys disposées en triangle sur fond azur, symbole de la monarchie française, que l'on retrouve sur bon nombre de cartes françaises de l'Ancien Régime.

Si le travail premier du cartographe était de tracer avec science et précision un territoire quelconque, il ne pouvait ignorer que ce territoire était indéniablement un espace *géopolitique*. Aussi devait-il porter quelque attention aux éléments littéraires et picturaux de ses œuvres. Même dessiné avec une grande maîtrise de l'art, un tracé géographique devait, à l'occasion, changer d'identité, s'il voulait traverser le temps et les différents régimes politiques. La portée politique véhiculée contraignait donc parfois et dans une certaine mesure la valeur géographique. Une carte de Delisle nous servira d'exemple. En 1722, Guillaume faisait graver une « Carte d'Amérique dressée pour l'instruction du roi ». Initialement « carte scolaire » à l'intention du jeune roi, cette carte fut jugée de grande qualité et offerte au public. De réédition en réédition, elle traversa tout l'Ancien Régime, et toujours sous le même titre. Sa vie et son identité furent soudain menacées par la guillotine révolutionnaire. Et, avant même que ne tombât la tête de Louis XVI, elle fut l'objet d'un significatif maquillage. Les armes royales dont elle s'était jusqu'alors drapée se transfigurèrent en rubans. Pire : on altéra son nom en l'amputant de ce qui avait

justement fait sa gloire ; l'expression évocatrice fut réduite à une formule ambiguë : « Carte d'Amérique dressée pour l'instruction ». Même sa généalogie fut trafiquée. Son père, le célèbre « premier géographe du roi, de l'Académie des sciences », connut une royale perte et devint simplement « premier géographe de l'Académie des sciences¹⁰ ». C'était pourtant toujours les mêmes terres et les mêmes cours d'eau qui y étaient représentés, mais, visiblement, une dimension autre s'imposait.

Porteuse de savoir, la carte géographique était conditionnée non seulement par le temps et le lieu de sa production, mais aussi par les liaisons dynamiques et organiques qui l'unissaient à son auteur et à ses destinataires. Pour la saisir dans sa véritable dimension, il faut donc, dans un premier temps, retracer les circonstances de sa gestation qui replacent le producteur dans sa dimension sociopolitique (famille, ordre, guilde, etc.) et, dans un second temps, faire fonctionner les rapports de force qui sont en cause dans l'acte de production et qui positionnent le producteur dans la dynamique et la mouvance sociales.

Chapitre VI : Le cartographe à sa table	145
<i>Le traitement des sources</i>	148
<i>Étude de cas : la Carte du Canada de 1703</i>	165
CONCLUSION	179
DES CARTES À LA MÉTHODE DELISLE	185
ANNEXES	233
Annexe I : Lettres de Guillaume Delisle à l'abbé Jean Bobé, lazariste à Versailles	231
Annexe II : Lettres de l'abbé Jean Bobé, lazariste, à Guillaume Delisle	233
Annexe II : Lettre de l'abbé Jean Bobé à Jean-Baptiste Duché	244
Annexe IV : Mémoire présenté par Guillaume Delisle à l'Académie royale des sciences	245
Annexe V : Essai bibliographique et cartographique de Guillaume Delisle	253
Annexe VI : Contrat de mariage entre Guillaume Delisle et Marie Darbisse	259
NOTES	263
BIBLIOGRAPHIE	285
INDEX	291

COMPOSÉ EN ADOBE GARAMOND CORPS 11
ET EN PALACE SCRIPT
SELON UNE MAQUETTE RÉALISÉE PAR GILLES HERMAN
ET ACHEVÉ D'IMPRIMER EN NOVEMBRE 2000
SUR LES PRESSES DE AGMV-MARQUIS
À CAP-SAINT-IGNACE, QUÉBEC
POUR LE COMPTE DE DENIS VAUGEOIS
ÉDITEUR À L'ENSEIGNE DU SEPTENTRION.